Jacques Robichon
J. V. Ziegelmeyer

L'AFFAIRE DE BERLIN

1945-1959

Source : la publication

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.

© *1959, Librairie Gallimard.*

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

L'ÈRE DE KAPUTT

(avril 1945 — mars 1946)

Extrait de la publication

Extrait de la publication

CHAPITRE PREMIER

LES RUSSES SEULS

A l'aube du samedi 28 avril 1945, les premiers Berlinois qui se risquèrent sur le seuil de leurs immeubles soufflés par les bombes se rendirent compte aussitôt qu'un événement nouveau s'était produit pendant la nuit. Par quartiers entiers, les incendies faisaient rage, embrasant le ciel, charriant vers le sud un air âcre et suffocant; le feu roulant de l'artillerie soviétique se poursuivait sans relâche et l'Armée Rouge tenait, à présent, environ les huit dixièmes de la ville.

Pourtant, de proche en proche, au milieu des décombres, parmi les brasiers et les colonnes de fumée incandescente, de fraîches affiches jaunes et noires, nettement différentes de celles que placardaient encore deux semaines auparavant les équipes du docteur Gœbbels, flanquaient des pans de ruines, un mur resté intact, des troncs d'arbres démantelés à l'angle d'un carrefour. Des groupes s'agglutinèrent avidement.

C'était la première proclamation du commandement soviétique et, tout à fait en bas, s'étalaient les nom et titre du signataire : *N. Bersarin, général d'armée.* Le texte de l'affiche commençait par ces mots : *A la date du 28 avril, j'ai été nommé chef de l'occupation et com-*

Extrait de la publication

mandant de la ville de Berlin. Tous les pouvoirs administratifs et politiques passent entre mes mains. En conséquence, j'ordonne ce qui suit...

Le couvre-feu était établi sur l'ensemble du territoire occupé de Berlin et fixé de vingt-deux heures à huit heures du matin. Les services publics, transports, hôpitaux, boulangeries, magasins d'alimentation, devraient continuer à se mettre comme par le passé à la disposition de la population. Les fonctionnaires en place demeuraient provisoirement en activité. Toutefois, les établissements bancaires auraient à suspendre leurs opérations. Ordre était donné aux propriétaires d'imprimeries et jusqu'aux détenteurs de simples machines à écrire d'avoir à se présenter à la kommandantur locale et d'y déclarer leur matériel. Les armes — ainsi que les postes de radio, appareils photographiques et cinématographiques — devraient être remis aux autorités d'occupation, de même que les véhicules individuels de transport, y compris les bicyclettes.

Ce n'était pas tout. Un tribunal militaire jugerait les attentats ou actes d'hostilité commis à l'encontre du personnel de l'Armée Rouge, ainsi que les actes de pillage. Par ailleurs, il était porté à la connaissance de la population berlinoise qu'interdiction formelle avait été faite au personnel militaire d'effectuer isolément des perquisitions ou réquisitions parmi les civils...

Depuis le vendredi précédent, juste le jour du cinquante-sixième anniversaire de Hitler, dont la date était imprimée en rouge sur les calendriers allemands, Berlin ne possédait plus ni métro, ni transports de surface, ni gaz, ni eau, ni courant électrique et — cependant — alors que la ville, après huit jours de siège, se trouvait déjà aux trois quarts investie, certains quartiers, des îlots dans les ruines, conservaient toujours le contact téléphonique.

Extrait de la publication

— *Helfe Gott !* Herda ! les « Ivans[1] » sont ici ! Il y a un char au coin de la rue et ils fouillent l'immeuble d'en face, chez les Dieckhoff... Et chez toi ?

— Rien encore.

Alors, dans un soupir, la voix reprenait :

— Irmgard ! cette canonnade qui n'arrête pas...

La tactique de l'investissement de Berlin par les Russes s'était inspirée de la prise de Vienne, quelques semaines plus tôt : au lieu de se livrer — maison par maison — à un siège long et coûteux, l'Armée Rouge procédait par quartiers entiers qu'elle débordait pour les écraser ensuite systématiquement. Mais, même au cours des premiers combats pour la prise de Berlin, les soldats de Joukov et de Koniev ne trouvaient déjà plus, en face d'eux, malgré l'acharnement des défenseurs, qu'un avion contre cinq et un char allemand — quand il ne manquait pas d'essence — contre dix soviétiques. Huit jours plus tôt, les prisonniers russes travaillaient encore, sous la surveillance des SS, à l'obstruction des rues par des barrages antichars. Aujourd'hui, les détachements de cavaliers cosaques montés sur de courts chevaux trapus, plantaient leurs oriflammes rouge sang en terrain conquis, aux faîtes des décombres, leur toque de fourrure sur le crâne, les fusils en bandoulière.

De cave à cave, rue après rue, des rumeurs se propageaient : la ligne fortifiée du Ringbahn — le chemin de fer de ceinture de Berlin — avait été enlevée par l'infanterie soviétique appuyée par des blindés; on se battait dans les tunnels du métro. Les Américains et les Russes venaient de se rejoindre sur l'Elbe, dans les environs de Leipzig et, maintenant, presque partout à Berlin, la « Flak[2] » et les sirènes d'alerte s'étaient définitivement tues.

1. Nom donné aux Russes par les habitants de Berlin.
2. D.C.A.

Tandis que les Berlinois déchiffraient l'ordre du jour de Nicolas Bersarin, seul subsistait encore sur les points de la ville où les troupes de Joukov n'avaient pas pénétré, ce déferlement d'orage, cette pluie de feu sur une capitale écrasée, l'éclatement ininterrompu des obus de lourd calibre au milieu d'un paysage en fusion. Cinq jours, cependant, vont s'écouler encore avant la chute finale, la capitulation et l'occupation générale de Berlin.

Le peuple des ruines.

En ce même moment, sous les jardins de la Chancellerie du Reich, dans le *bunker* bétonné à seize mètres sous terre, Hitler — qu'est venue rejoindre Eva Braun — a décidé de ne pas quitter la capitale et d'y diriger en personne les combats jusqu'au dernier homme et au dernier obus. Après quoi, il se donnera la mort... Gœbbels, de son côté, a fait part de sa décision d'imiter le Führer : avec sa femme et ses six enfants dont le plus jeune n'a pas trois ans, le petit docteur au pied bot suivra son maître sur le chemin de la dernière étape. Dans le même temps, le gros Hermann Gœring [1], accusé de haute trahison et placé sous la garde des SS, a été destitué de toutes ses fonctions, déchu de son titre d'héritier de Hitler, tandis qu'à deux cents kilomètres au nord de Berlin, Heinrich Himmler, le Reichsführer SS — *der treue Heinrich*, le fidèle Heinrich — rencontre pour la troisième fois le comte Folke Bernadotte, délégué de la Croix-Rouge suédoise, et sous la pression de son adjoint Schellenberg, cherche à entamer des ouvertures de paix avec les Anglo-Américains. Dans la nuit

1. Une déclaration intempestive faite au début de la guerre par le gros Reichsmarschall avait valu à celui-ci le surnom de Meyer. Cette déclaration était la suivante :

— *Qu'un seul avion anglais ou américain survole Berlin et je veux bien m'appeler Meyer !*

Extrait de la publication

du 27 au 28 avril, l'intensité soudainement accrue du bombardement de la Chancellerie laisse prévoir aux occupants du *bunker* l'irruption désormais imminente des soldats russes dans le blockhaus aux deux étages souterrains où s'entassent encore trente personnes.

Pourtant, cet événement ne se produira pas avant plusieurs jours. Quand les éléments d'avant-garde de l'Armée Rouge y pénétreront, le *bunker* sera vide, ses occupants seront morts ou auront pris la fuite. Ce jour-là, les éphémérides porteront la date du mercredi 2 mai. Ce sera alors la fin de la bataille de Berlin.

A l'heure où, ce dernier samedi d'avril, la proclamation de Bersarin a été placardée, l'encerclement de Berlin par les unités de l'Armée Rouge est devenu absolu. Après Charlottenburg, puis Reinickendorf, Steglitz — dans l'ouest — et Tempelhof — au sud — où Joukov va installer son quartier général, sont successivement occupés. Au cours de la journée du dimanche, les Russes font sauter les tunnels du métro, emmurant les SS; c'est l'heure même où, dans le *bunker* construit par Speer et considéré comme inexpugnable, le valet de chambre SS — Heinz Linge — vient de tendre à Hitler une feuille dactylographiée relatant la mort de Mussolini et de sa maîtresse, Clara Petacci. Le lendemain, 30 avril, en dépit de la résistance d'éléments isolés, il n'existe plus une seule fraction de Berlin où les Russes n'aient pris pied. Dans les jardins du Tiergarten décimé, les massifs de rhododendrons en fleur crépitent au milieu des brasiers dans l'odeur de putréfaction humaine et des cadavres des fauves du Zoo. Il est trois heures et demie de l'après-midi, quand un coup de feu retentit dans la chambre qu'occupent Hitler et Eva Braun : le Führer et sa compagne, épousée la veille, viennent de se donner la mort. Moins de quinze minutes plus tard, leurs

Extrait de la publication

cadavres, arrosés d'essence, flambent dans les jardins de la Chancellerie.

C'est alors que, brusquement, par une coïncidence étonnante, une formidable chape de silence s'abat sur la ville : aucune des centrales téléphoniques de Berlin ne fonctionne plus. C'est la fin. Plus de vingt-quatre heures s'écoulent encore; puis, là-haut, dans le nord de l'Allemagne, aux accents de la 7e symphonie d'Anton Bruckner, Radio-Hambourg annonce officiellement la mort d'Adolf Hitler et son remplacement par Karl Dœnitz, le Grand Amiral et nouveau président du Reich.

Dans l'odeur de charnier et d'incendie, des cadavres d'hommes, pendus et affublés de tenues hybrides, mi-militaires mi-civils, se balancent au faîte des réverbères, une pancarte accrochée au cou : *Je suis ici pour avoir refusé de défendre mon pays et ma famille contre les envahisseurs pillards : je suis un lâche...* Pour la plupart, il s'agit d'anciennes recrues de la milice territoriale, le *Volkssturm*, suppliciées par les SS : les condamnés de la dernière heure, les pendus de la malchance. Les Berlinois qui se hâtent dans les ruines passent sans regarder. Ils ont autre chose à faire. Les autorités soviétiques les ont requis, femmes, vieillards et enfants, pour creuser les tombes des soldats de l'Armée Rouge, et celles-ci peu à peu émergent en effet des décombres avec leurs drapeaux de sang et une sorte d'obélisque en miniature que surmonte l'étoile des Soviets. Soudain, un coup de feu retentit; des groupes sursautent, pelles en main, puis se remettent au travail. Des soldats russes ont fait irruption dans une cave et ce sont, aussitôt, des appels étouffés, des cris apeurés de femmes, l'apparition d'une sexagénaire hirsute à cheveux blancs expulsée au-dehors, tandis que les soldats sont aux prises avec ses

filles. Un peu plus tard, les Russes émergent de la cave en riant.

Sur les ruines des immeubles, toutes sortes d'inscriptions ont commencé à pulluler, feuilles de carton retenues par des punaises, simples avis à la craie : *Famille Winter encore en vie; sans nouvelles de Gerhardt... Habitons maintenant chez Georg Troll, Dahlem, Auerbachstrasse 2... Paul parti à la recherche de Walter; grand-mère décédée...* Comme il y a pénurie de cercueils, les civils enveloppent leurs morts dans du papier d'emballage — ou des liasses de journaux — pour les transporter jusqu'au prochain cimetière. Quelques individus à brassards, l'air important, sillonnent les décombres en proclamant qu'une distribution de cinq cents grammes de pain par personne aura lieu le lendemain.

Faciès mongoloïde, calots de toile sur l'oreille, longues capotes grisâtres traînant aux chevilles, des groupes de soldats de l'Armée Rouge contemplent d'un œil goguenard toute cette activité en roulant leurs cigarettes dans du papier journal.

— *Uhri ! Uhri !*

Le cri, en quelques jours, est devenu déjà légendaire, court la ville. Il donnera son nom à toute une époque, aussi peu héroïque que possible, de la vie de Berlin occupé.

Quand les Russes étaient entrés à Berlin, ils assaillaient les habitants, menaçant, palpant, aboyant : « Uhri ! Uhri ! » D'abord, les Allemands ne comprirent pas; mais il s'avéra bientôt notoire que les montres — de l'allemand *Uhr* — surtout les montres-bracelets, produits capitalistes et de haute civilisation, constituaient pour les hommes à épaulettes plates un objet de convoitise incomparable. Toutes les montres de la ville y passèrent et le principal et naïf orgueil des sol-

Extrait de la publication

dats de l'Armée Rouge consistait à afficher des panoplies de quatre, cinq montres, accrochées à chaque avant-bras.

Des Polonais, installés dans un landau à deux chevaux, fiasque de vodka au poing, brandissant une oriflamme rouge et blanche, passent en chantant : « Polonia ! Polonia ! » Dans la journée du 30 avril, sur l'ordre de Hitler, les souterrains de l'*U-Bahn* [1] traversant la Sprée ont été inondés, ensevelissant des blessés, militaires et civils. Désormais, les rares points d'eau qui subsistent dans la capitale rassemblent de formidables stationnements autour des dernières pompes encore capables d'être utilisées.

Ville d'expansion relativement récente, puisqu'elle comptait 500.000 habitants seulement en 1850, Berlin en totalisait un peu plus de quatre millions en 1939. Ce chiffre est redevenu inférieur à deux millions en 1945, grevé par la mobilisation, les évacuations, la mortalité [2]. Pour une superficie totale de huit cent quarante-trois kilomètres carrés — une fois et demie plus vaste que le département de la Seine — on évaluera à cinquante pour cent le chiffre des habitations détruites par la guerre, soit soixante-dix millions de mètres cubes de décombres représentant le chargement de quatorze millions de camions ou de sept millions de wagons de dimensions usuelles. Autrement dit : la masse totale des ruines aurait pu servir à l'édification d'une digue de dix mètres de haut sur trente mètres de large et cent quatre-vingts kilomètres de long, soit une colossale muraille couvrant la distance de Berlin à Halle.

Pendant ce temps, à plusieurs centaines de kilomètres

1. Métro.
2. En 1947, le chiffre de la population de Berlin sera remonté à 3.700.000 pour l'ensemble des quatre secteurs d'occupation.

Extrait de la publication

de Berlin, deux hommes — dont l'un porte le pantalon à bandes rouges de l'Etat-Major de la Wehrmacht — se hâtent vers le préau d'école qui, à Reims, abrite le quartier général de Dwight Eisenhower, commandant suprême allié. L'un des deux plénipotentiaires allemands est arrivé déjà depuis la veille; c'est l'amiral Friedeburg, nouveau chef de la Marine allemande. L'autre — général Alfred Jodl — a été dépêché par Dœnitz et il ne se doute pas qu'il sera, la tête camouflée sous une cagoule, pendu à un gibet de Nuremberg, comme criminel de guerre.

Il est deux heures du matin, ce 7 mai, un lundi, quand Jodl appose son paraphe à côté de celui du général Smith, au bas de tous les papiers qui stipulent la reddition de l'Allemagne. Un représentant français et un officier supérieur soviétique — c'est le général Ivan Souslaparov — ont assisté, comme témoins, à la signature de l'acte de capitulation sans conditions.

C'est alors que Jodl est introduit dans le bureau d'Eisenhower qui le reçoit debout et lui demande s'il a pleinement réalisé les clauses du document qu'il vient de signer.

Jodl répond simplement :

— *Ja.*

Le document prévoyait — en particulier — que, sur demande formelle et expresse du gouvernement soviétique, les représentants des différentes armes allemandes devraient se présenter, deux jours plus tard, à Berlin, devant les Russes, pour y signer la ratification de la reddition, au propre quartier général du maréchal Joukov [1]. Des délégués des gouvernements occidentaux s'y trouvaient invités.

1. Les Allemands, pour se rendre, s'étaient — en effet — adressés, non aux Soviets, mais à Eisenhower. La signature de Reims — seule effective, puisqu'elle prévoyait la fin des hostilités *sur tous les fronts*

Extrait de la publication

L'acte de capitulation signé à Berlin portera les paraphes de Joukov et Tedder, en face des signatures de Keitel, de Friedeburg et de Stumpf. De Lattre, délégué de la France, y signera également. Mais comme *témoin* « présent à la signature ».

L'étrange aventure du docteur Werner.

Un Etat se trouvant constitué par un territoire, une population et un gouvernement, quelle existence juridique pouvait être accordée à l'Allemagne, en mai 1945 ? Un recensement global de la population allemande — auquel donne lieu une première distribution de cartes alimentaires après la capitulation — atteste la présence, entre la Baltique et le Rhin, d'un peu plus de soixante-cinq millions d'individus. On a évalué à six millions le chiffre des prisonniers et à plus de deux millions celui des tués entre le 1er septembre 1939 et le 10 mai 1945 [1].

La situation que trouvent les Soviétiques en entrant à Berlin va donc déterminer Moscou : 1° à normaliser, dans les délais les plus brefs, la vie dans l'ancienne capitale du Reich; 2° à mettre en place aux postes clés de l'administration berlinoise un personnel à ses ordres, *avant même l'arrivée des autres Alliés* et auquel ces derniers seront bien contraints de donner finalement leur investiture.

Cette double résolution va conduire, moins de deux semaines après la reddition de la garnison de Berlin, à

---

pour le 8 mai, à minuit — frustrait l'U.R.S.S. de sa cérémonie spectaculaire de reddition; les dirigeants du Kremlin n'étaient pas disposés à la laisser échapper. D'où le rendez-vous du 9, dans l'ex-capitale allemande. Une bande d'actualités soviétiques, consacrée à la défaite de l'Allemagne, ignorera délibérément la capitulation de Reims.

1. Entre le 7 mai, à 2 h. 41 — date et heure de la reddition signée par Jodl à Reims — et le 10, les combats se poursuivent encore, notamment en Courlande, à Prague, en Bohême, etc.

Extrait de la publication

l'établissement dans la ville d'un *Magistrat* ou corps municipal, le premier de l'ère post-hitlérienne.

Avant Hitler, le Magistrat constituait l'organe exécutif de la ville et avait à sa tête un « premier bourgmestre » ou *Oberbürgermeister* qu'entouraient deux ou trois maires adjoints et une quinzaine de *Stadträte* ou conseillers communaux.

Le docteur Arthur Werner était un géant d'allure prussienne, portant régulièrement un austère complet noir et des cols durs de celluloïd très hauts. Il était né à Dortmund en 1877 et venait d'avoir soixante-huit ans. Antérieurement à 1933, il exerçait la profession d'architecte du gouvernement; mais son opposition au nazisme lui avait coûté son poste et il était devenu directeur d'école privée.

Le matin du 12 mai 1945, Werner était occupé à bêcher son jardin, devant sa petite maison de Lichterfelde, quand le bruit d'un moteur lui fit relever la tête.

Une auto, que conduisait un soldat soviétique, s'arrêta devant sa porte et un individu en vêtements civils en descendit. Werner comprit aussitôt que cet homme venait pour l'arrêter. Le coup d'œil qu'il jeta sur son visiteur — type même de l'émigré rentré en Allemagne dans les fourgons de Moscou — acheva de l'en convaincre.

L'homme, d'ailleurs, se bornait à quelques brèves paroles.

— Docteur Werner, fit-il, voudriez-vous avoir l'obligeance de me suivre...

Tout se passa alors comme dans un cauchemar. Werner se risqua à demander la permission d'emporter avec lui quelques affaires, mais Maron — le civil à tête d'émigré avait décliné cette identité — rétorqua qu'il était pressé et qu'il ne pouvait en être question.

Werner soupira, lâcha sa bêche et enfila une veste, après quoi la voiture prit la route de Friedrichsfeld, au nord de Berlin; mais l'ancien directeur d'école était trop ému pour s'en apercevoir.

Dans le salon cossu — l'immanquable chromo représentant *L'Ile des Morts* de Bœcklin accroché dans le vestibule — d'une villa de la périphérie, Werner fut mis brusquement en face d'un monsieur portant une barbiche à la Lénine et, événement extraordinaire, cet individu lui souriait. Werner se reprit à espérer.

En dehors du chauffeur à épaulettes plates, Arthur Werner n'avait aperçu dans les alentours aucun autre membre des troupes occupantes; toutefois, non sans raison, il croyait avoir à se défier des civils qui parlaient sa langue, sans défaut, et se faisaient transporter par les véhicules des autorités d'occupation.

L'homme qui ressemblait à Lénine riva son regard sur celui de Werner et, sans se départir de sa bienveillance, se nomma :

— Walter Ulbricht...

Celui-là, du moins, n'était pas un anonyme, un inconnu : Ulbricht — Arthur Werner s'en souvenait parfaitement — avait appartenu au parti communiste et avait été élu au Reichstag avant l'avènement de Hitler.

Pourtant, les paroles qui tombèrent des lèvres de Walter Ulbricht rendirent — à nouveau — Werner à son inquiétude. Ulbricht venait, en effet, de lui poser une effarante question.

— *Herr Doktor* Werner, avait demandé l'ancien député au Reichstag, accepteriez-vous d'être le nouvel *Oberbürgermeister* de Berlin ?

Cette fois, Werner se sentit vaciller. L'émotion, l'épuisement eurent raison de son sang-froid. Sa tête tournait.

Il parvint seulement à articuler :

Extrait de la publication

— Excusez-moi, j'ai faim... On est venu me chercher; je n'ai encore rien mangé...

Si cette réponse l'étonna, Walter Ulbricht n'en montra rien.

Quelques minutes plus tard, il laissait Werner seul, devant un plateau garni de charcuterie, de fruits et de pain noir.

Quand il revint, Werner, renversé dans son fauteuil, somnolait.

Un léger toussotement rendit le vieillard au sentiment de ce qui l'entourait. Rouvrant les yeux, Werner bredouilla de confusion et c'est alors qu'il se rendit compte avec ahurissement que, derrière son hôte, se profilait la carrure imposante d'un officier de l'armée des Soviets, bardé de décorations.

Ulbricht s'étant effacé, le Russe s'adressa aussitôt à Werner :

— Bonjour, *Herr* Werner. Je suis le général Bersarin.

D'autres personnes venaient également de pénétrer dans la pièce qui s'emplit d'un brouhaha de conversations. Werner aurait pu croire qu'il rêvait, sans la présence de Bersarin auprès de lui, le plat de *wurstwaren* vidé sur la table, et la barbiche de Walter Ulbricht, l'ancien ténor de 1932, qui souriait toujours.

A son tour, Werner hasarda une question :

— *Pourquoi ?*

Il ne parvenait pas à comprendre comment il avait pu retenir l'attention des Russes, ni pourquoi ils s'adressaient à lui — l'incolore, personnage apolitique par excellence. Mais, d'un geste, le général Bersarin montra qu'il balayait — à la fois — cette question et ce scrupule.

Quand il sortit de la maison de Friedrichsfeld, Ar-

Extrait de la publication

Extrait de la publication

DU TEMPS L'AIR DU TEMPS L'AIR DU
L'AIR DU TEMPS L'AIR DU TEMPS L'AIR
TEMPS L'AIR DU TEMPS L'AIR DU TEM

Jacques Robichon et J. V. Ziegelmeyer

L'AFFAIRE DE BERLIN

1945-1959

L'Affaire de Berlin compte parmi les imbroglios les plus dramatiques issus de la seconde guerre mondiale. Pour connaître les causes d'un conflit qui oppose l'Est et l'Ouest, et risquant d'entraîner la guerre, il fallait remonter aux origines, entreprendre une immense enquête, historique, juridique, anecdotique, interroger les témoins, recourir aux pièces du dossier. C'est ce qu'ont fait Jacques Robichon et J. V. Ziegelmeyer.

Voici tout le dossier du "procès" de Berlin exposé ici — pour la première fois — dans son ensemble par deux spécialistes des affaires allemandes. Mais "l'Affaire de Berlin" est aussi l'ouvrage de deux témoins : J. Robichon, auteur de "La Mise à mort" et des "Faubourgs de la ville", ancien officier de chars démobilisé à Berlin, qui a séjourné en Allemagne — comme journaliste — de 1945 à 1951 ; J. V. Ziegelmeyer, fonctionnaire du Gouvernement Militaire français, juriste, ancien chef de l'administration civile de Berlin, officier de liaison auprès du Magistrat, co-auteur de la plupart des textes de droit public concernant Berlin.

En s'appuyant sur une documentation considérable, ignorée ou inédite, Jacques Robichon et J. V. Ziegelmeyer ont reconstitué le puzzle d'événements pour la plupart inconnus jusqu'à ce jour, scènes capitales ou intermèdes cocasses, en restituant ses couleurs à la vie berlinoise, misérable et désespérée au milieu de 50 millions de m³ de ruines ; l'entrée des Russes dans une métropole en flammes en avril 1945 ; les débuts de l'occupation, Berlin mis à l'heure du Kremlin, les fourgons de Moscou y débarquant les émigrés communistes aussitôt placés aux postes clé ; l'arrivée des autres Alliés, occupants et occupés dans les "délices de Kaputt" ; la conférence de Potsdam et les premières frictions, la "planche à billets" de Leipzig qui allait déclencher tout le drame et décider de la guerre froide ; le blocus de 1948-1949, le pont aérien des quinze mois, la ville définitivement coupée en deux ; la révolte des ouvriers en juin 1953, jusqu'à l'explosion de la bombe "K" ; le discours de Krouchtchev au stade Lénine le 11 novembre 1958 et l'ultimatum adressé aux Occidentaux, enfin le voyage de Mac Millan à Moscou. Jacques Robichon et J. V. Ziegelmeyer ont fait revivre les séances ubuesques de la Kommandatura alliée qui avait ressuscité à Berlin les mœurs chicanières de Byzance ; ils ont analysé les conséquences de l'erreur monumentale commise par Roosevelt à Yalta en cédant à l'Armée Rouge le redoutable honneur de prendre Berlin, scellant ainsi le destin d'une ville isolée du monde, bientôt partagée entre deux factions antagonistes.

Personne ne peut plus désormais ignorer le problème de Berlin, capable — comme Dantzig — de finir en tragédie ; Jacques Robichon et J. V. Ziegelmeyer l'ont rendu intelligible. "L'Affaire de Berlin" permet enfin de juger sur pièces.

Ets. DHUIÈGE IMP. - BAGNEUX (SEINE)

RAY : PRIX : 38f60
9 782070 254552
Extrait de la publication